NOTICE BIOGRAPHIQUE

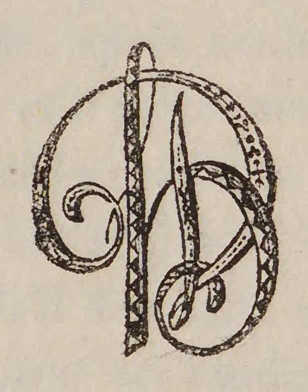
SUR

M. LE MARQUIS DE CUBIÈRES,

ÉCUYER-CAVALCADOUR du Roi, chevalier de Saint-Louis, et grand'croix de l'Ordre de la couronne de Bavière, associé libre de l'Académie royale des Sciences; membre des Sociétés d'agriculture de Paris et de Versailles, correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes, françaises et étrangères;

PAR A.-F. SILVESTRE,

Secrétaire perpétuel de la Société royale et centrale d'agriculture, etc.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD
(née VALLAT LA CHAPELLE),
Rue de l'Éperon Saint-André-des-Arts, n°. 7.

1822.



Extrait des Mémoires de la Société royale et centrale d'agriculture, *année* 1821.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. LE MARQUIS DE CUBIÈRES.

SIMON-LOUIS-PIERRE DE CUBIÈRES, né à Roquemaure, département du Gard, le 12 octobre 1747, était issu d'une des plus anciennes familles de Languedoc. Entré, à l'âge de seize ans, comme page aux petites écuries, il se distingua dès-lors par l'excellence de son caractère et par la vivacité de son esprit. Il quitta cette maison au bout de six ans, après avoir rempli la place de premier page, et il fut nommé écuyer-cavalcadour du roi avec le grade de capitaine de cavalerie à la suite du régiment Dauphin.

Ce fut alors qu'il s'occupa avec un zèle ardent à perfectionner ses études littéraires, et à prendre des connaissances assez approfondies dans les sciences physiques et naturelles : les sociétés agréables réclamaient un jeune homme qui, par sa figure et par son esprit, semblait destiné à faire un de leurs principaux ornemens. *Cubières* ne résista pas à ces flatteuses séductions ;

mais, ferme dans ses projets, inébranlable dans ses goûts pour des occupations plus solides, il sut concilier les plaisirs de la société avec des études sérieuses, qu'une facilité peu commune lui rendait moins pénibles.

Il fit donc de la musique et des parties de plaisir avec les hommes de la cour, il fit des vers charmans avec des poëtes aimables; mais il fit aussi de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle avec les savans les plus recommandables de cette époque, et il a prouvé qu'il avait su réussir également dans tous les genres. Ses professeurs et ses émules ont toujours été ses amis. M. *de Buffon*, l'un de ses plus intimes, malgré la différence des âges et des réputations, lui avait prédit qu'il écrirait utilement un jour pour hâter les progrès de l'histoire naturelle; le cardinal *de Bernis*, *Delille* et *Ducis*, l'encourageaient à multiplier ses vers élégans et faciles.

Quelques-unes de ses poésies fugitives ont été recueillies; elles se distinguent par le ton de bonne compagnie, la naïveté des détails, la délicatesse du sentiment. On remarque sur-tout la finesse des aperçus et la grâce de l'expression, qui font le principal mérite de ces sortes de pièces, et à l'aide desquelles il savait rajeunir des comparaisons si souvent répétées, qu'il de-

vient très-difficile de les reproduire encore. Je donnerai un seul exemple de la manière dont il traitait ces sortes d'ouvrages :

LA ROSE ET L'AMOUR.

De l'amour la rose est l'image,
Tous deux ont la même fraîcheur;
Tous deux piquent, c'est leur usage,
La rose au doigt, l'amour au cœur.
Dès qu'on voit naître amour et rose,
Il faut promptement les saisir,
A peine éclos, à peine éclose,
Amour et rose vont mourir.

Il avait fait aussi un grand nombre de chansons et de proverbes, ainsi que plusieurs comédies; l'une sur-tout, *le Charlatan*, avait eu beaucoup de succès en société, aucune ne fut donnée au théâtre.

Mais ce furent les sciences et les arts qui occupèrent le plus les momens de M. *de Cubières*, et l'on peut, en voyant sa conduite, supposer qu'il avait déjà, pour la direction de ses études et de ses travaux, un projet qu'il a employé toute sa vie à exécuter, celui de rendre les sciences plus utiles, en les rendant plus accessibles; de faire pénétrer l'étude de la nature jusque dans le palais des rois et dans le salon des gens du monde,

en la dépouillant des difficultés dont communément on la croit hérissée, en employant tous les moyens que cette étude nous fournit; de représenter et d'expliquer ces phénomènes physiques si dignes de fixer l'attention; d'exposer aux yeux les productions miraculeuses de la nature; enfin de propager le goût de l'instruction positive par l'intérêt dont il savait l'embellir.

A cet effet, M. *de Cubières* avait dans sa maison un cabinet dans lequel de très-beaux échantillons de substances minérales étaient réunis et classés; il y avait un laboratoire de chimie et de physique, qui renfermait un grand nombre d'instrumens divers, avec lesquels il rendait sensibles à tous les yeux les beaux résultats dont les sciences cultivées dès-lors avec tant de succès enrichissaient le monde savant. Il avait souvent chez lui des soirées dont la musique et les conversations agréables paraissaient être le but, mais qui avaient pour principal objet l'exposition des phénomènes produits par des opérations de physique et de chimie, qu'il savait faire admirer et comprendre à son auditoire un peu frivole.

M. *de Cubières* semblait ne vouloir prendre de l'instruction que pour la faire partager. A ce prix honorable, rien ne lui coûtait pour en ac-

quérir ; tout ce qui tenait aux sciences et aux arts excitait son attention, provoquait son examen. Il fut des premiers à monter dans un des aérostats qui excitaient alors une grande sensation. Depuis, il chercha avec soin s'il était possible d'obtenir des moyens certains de direction; mais dix à douze ascensions à ballon libre ne purent procurer une heureuse solution à ses ingénieuses recherches.

Le marquis *de Cubières* avait été chargé d'accompagner à Turin madame *Clotilde*, lors de son mariage avec le prince de Piémont. A son retour, il passa à Ferney et reçut de *Voltaire* un accueil flatteur et des témoignages d'estime et d'amitié qui continuèrent après leur séparation. Plusieurs lettres de Voltaire, insérées dans sa Correspondance, attestent ces sentimens que *Cubières* avait su inspirer au plus grand littérateur du dix-huitième siècle (1).

Bientôt après il céda aux invitations du cardinal *de Bernis*, son oncle, alors ambassadeur à Rome, et il fut passer quelque temps dans cette ville si riche en grands souvenirs. Il parcourut aussi toute l'Italie, visitant toujours les

---

(1) On croit devoir insérer ici une de ces lettres, qui servira à faire connaître l'opinion que *Voltaire* avait

gens de lettres, les savans, et recueillant d'utiles notions d'archœologie et d'histoire naturelle. Il

---

conçue de Louis XVI, et le cas qu'il faisait de M. *de Cubières*.

Ferney, le 5 octobre 1775.

Un beau siècle commence, et vous nous l'annoncez,
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez:
L'écuyer est digne du maître.
Pégase, ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandiez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui.
Il aime votre grâce et votre main légère;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas,
Sous vous il vole, il sait nous plaire;
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse et que vous faites d'aussi jolis vers que Monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier, à mon âge, qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faut dire *solve senescentem*.

Vous n'êtes venu à Ferney que pour vous faire regretter. On y conservera toujours votre souvenir. Madame *Denis* se joint à moi pour vous remercier de votre visite.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur, votre très-humble
et très-obéissant serviteur,
Le vieux malade de Ferney.

N. B. Cette lettre a été publiée dans les œuvres de *Voltaire*, édition de Kehl in-8°., tome XV, pag. 366. Elle fait à tort partie de la correspondance de 1777.

fit une collection de laves sur le Vésuve et dans l'intérieur même du cratère de ce volcan ; il y fit des observations qui le mirent à même de publier plus tard un ouvrage sur les productions volcaniques. Il compara, à Rome et aux environs de Naples, les différens marbres statuaires avec ceux qui avaient servi aux anciens monumens ; il rapporta notamment des ruines du temple de Jupiter Serapis un marbre qui lui parut différer, par son aspect et ses propriétés physiques, de tous ceux qui sont employés dans les statues et dans les monumens antiques ; il en fit l'analyse, et rédigea une dissertation sur ce minéral, qu'il appela *marbre grec magnésien.* Il séjourna à Florence et se lia particulièrement avec *Fontana;* il a publié une description de la statue anatomique que ce savant célèbre avait destinée à donner une juste idée de l'intérieur du corps humain.

M. *de Cubières* se rendit ensuite en Angleterre, c'était alors un voyage à la mode, il le fit tourner au profit d'une instruction réelle. Accueilli par le prince de Galles, qui l'avait connu précédemment à Paris, et par d'autres hommes élevés en dignité, il ne chercha dans ces dispositions favorables qu'un moyen de voir et d'étudier tout ce qui pouvait devenir important

à connaître. Il visita avec soin les ateliers et les manufactures; il étudia sur-tout les jardins paysagistes, qui sont si bien naturalisés dans la Grande-Bretagne, que ces dispositions artificielles des terrains, des eaux et des végétaux, destinés à imiter les plus beaux sites et les points de vue les plus pittoresques de la nature, portent dans toute l'Europe le nom de jardins anglais.

Il y avait visité aussi avec détail les riches pépinières qui sont aux environs de Londres, et avait acheté beaucoup de jeunes sujets d'espèces encore rares en France, et qu'il parvint, à force de soins, à acclimater dans son domaine de Versailles. Ce domaine était voisin d'un petit clos qui renfermait un tulipier, le seul qui restât vivant du produit des graines rapportées par l'amiral *de la Galissonière* en 1732. Cet arbre, déjà parvenu à une grande élévation, était superbe par sa végétation et précieux par son extrême rareté. Il excitait le désir de *Cubières*, qui engageait le propriétaire à lui vendre le terrain : celui-ci y consentit, mais à un prix exorbitant; *Cubières* augmentait ses offres. Il ne restait plus que 2,000 francs entre ses propositions et le prix demandé : pour achever de vaincre sa résistance, le propriétaire du tulipier imagina de couper

un jour une grosse branche de l'arbre désiré, le lendemain il en coupa une seconde ; enfin il menaça de tout couper successivement. *Cubières* effrayé paya de suite tout ce qu'on lui demandait, et devenu propriétaire du terrain et du tulipier, il fit entourer l'arbre d'un escalier circulaire, et surmonter d'une grande corbeille pouvant contenir plusieurs personnes qui, ainsi réunies dans la partie la plus touffue des branches du tulipier, s'y trouvaient entourées et couronnées de fleurs magnifiques et nombreuses.

Depuis son retour à Versailles, le marquis *de Cubières*, enrichi de ses observations et de ses souvenirs, avait repris son service, ses travaux littéraires et ses douces habitudes. Il était aimé de Louis XVI et de la reine; son esprit vif et orné de tant de connaissances variées leur faisait trouver du charme dans sa conversation. Son dévouement à ses augustes souverains et son caractère honorable leur inspiraient toute confiance; d'un côté, il présidait avec goût aux fêtes gracieuses que la reine donnait à Trianon, de l'autre, il se trouvait quelquefois chargé par le Roi de commissions délicates et secrètes : ces commissions secrètes pour le Roi d'éternelle mémoire, étaient toujours des bienfaits à répandre, des infortunes à soulager. Il fallait sur-

tout taire le nom du bienfaiteur; et pour ne pas faire naître le doute, ou se faire attribuer un mérite dont il n'était que l'agent, *Cubières* avait imaginé de remettre l'argent à distribuer à un ecclésiastique respectable, et de lui en désigner le donataire et l'emploi sous le sceau de la confession.

Le marquis *de Cubières* était recherché et fêté par-tout, partageant son temps entre ses devoirs, ses travaux, les services qu'il rendait et qu'il regardait comme ses plus doux plaisirs; n'ayant point d'ambition, bien reçu à la cour, estimé des hommes instruits, on le citait comme l'homme le plus heureux et le plus digne de l'être. Son caractère sans prétention, toujours égal et toujours indulgent, le faisait chérir par tout le monde; il a sans doute pu fournir beaucoup de traits à la peinture agréable du *Conciliateur* de *Dumoustier:* il avait accompli le vœu de *Melcourt* et pouvait dire : *Je suis aimé de tout ce que je vois;* mais c'était aux femmes sur-tout qu'il voulait plaire; il fallait qu'il les connût beaucoup! il en disait tant de bien! *Les femmes*, écrivait-il, *aperçoivent plus vite, regardent moins long-temps, et voient plus juste que nous. Ah! combien de moyens*, disait-il encore, *n'a pas une femme aimable pour attirer nos cœurs et pénétrer nos âmes!*

Son regard est un charme, sa parole un bienfait, son intérêt un bonheur! Sa pensée, ses sentimens, sa prose, ses vers étaient pour les femmes ; les accens de sa voix, les sons de sa guitare leur étaient adressés; ses principaux ouvrages étaient consacrés à leurs délassemens ou à leur instruction. Son Histoire des coquilles avait été écrite pour elles et leur avait été dédiée. Son discours sur les services que les femmes ont rendus à l'agriculture était un hommage de plus qu'il se plaisait à leur offrir; son occupation favorite était de rechercher tout ce que nous devons de biens à la *dernière, à la plus parfaite production du Créateur*. Un regard de bonté, un témoignage d'intérêt, étaient pour lui une précieuse récompense; et si, dans ce moment où je paie un tribut d'estime et de regrets à notre confrère, la peinture de ses qualités a excité une douce émotion parmi les femmes qui embellissent cette assemblée, si une larme d'attendrissement a coulé au souvenir de cet homme aimable, cette larme aura été la plus douce offrande à sa mémoire.

Mais, messieurs, cet attendrissement deviendra bientôt un sentiment de pitié. L'heure de la révolution a sonné, et le bonheur de *Cubières* a fait place aux angoisses auxquelles un serviteur des rois devait naturellement être exposé.

En vain voudrions-nous repousser ces pénibles images; en vain *Horace* nous dit-il : *Incedis per ignes suppositos cinere doloso*, les souvenirs douloureux sont trop souvent liés aux actions principales des hommes dont nous sommes appelés à vous faire connaître la vie et les travaux. Les faits sont d'ailleurs burinés par l'histoire, ils épouvantent encore les esprits ; nous ne devons ni les dissimuler ni les passer sous silence, les noms seuls de leurs auteurs pourront échapper à notre mémoire.

Au 17 juillet 1789, *Cubières* accompagna Louis XVI à Paris : presque seul des officiers de la maison qui avaient suivi le roi à cheval, il avait pu pénétrer dans l'intérieur de la ville ; il précédait la voiture lorsque, sur le quai de la Ferraille, des coups de fusil partirent de l'autre bord de la rivière : une balle atteignit et perça le chapeau de *Cubières*, qui, songeant seulement au danger dont le roi était menacé, vint au galop se mettre à la portière de la voiture et couvrir ainsi de son corps l'ouverture par laquelle les balles de fusil pouvaient passer pour frapper le monarque. Au retour, ce fut avec des peines infinies qu'il put faire parvenir le cortége jusqu'à Sèvres, où les gardes-du-corps attendaient le prince. *Cubières*, voulant défendre

un postillon qui, par imprudence, avait tenté d'écarter la voiture de la route et de lui faire prendre le chemin de Saint-Cloud, il fut maltraité par des furieux et entraîné jusqu'au bord de la rivière pour y être précipité. Il vint à bout pourtant de les calmer, de faire même accepter sa garantie pour la punition de l'imprudent postillon, et certes il n'avait jamais fait un plus étonnant usage de son esprit de conciliation. Il parvint enfin à ramener Louis XVI à Versailles, où la reine, son auguste épouse, à laquelle *Cubières* avait écrit quatre fois au crayon depuis le départ si dangereux, lui témoigna une reconnaissance qui lui fit oublier et sa fatigue et ses dangers.

Malgré des pressentimens trop bien justifiés, le marquis *de Cubières* n'a point émigré. Un mot de Louis XVI avait suffi pour le décider à ne quitter jamais la personne du roi. La violence seule a pu l'empêcher de s'enfermer au Temple avec lui, et quelques temps après il fut incarcéré aux Récollets de Versailles. Dans ces prisons de la terreur, où l'angoisse et l'effroi régnaient à l'intérieur, où la mort attendait impatiemment les prisonniers à leur sortie, la tristesse et l'inquiétude avaient saisi tous ces infortunés; des pensées sinistres occupaient ceux que

la voix des geoliers n'avait pas encore appelés au supplice. *Cubières* y porta de la tranquillité, de la résignation ; il fit plus, il détermina les prisonniers malheureux à substituer des conversations instructives et variées à leurs lugubres entretiens. Il faisait souvent les frais de ces conversations ; le choix des divers sujets qu'il traitait, l'abondance de ses anecdotes, l'art avec lequel il les racontait, lui avaient valu dans la prison le titre d'aimable consolateur.

Cependant il ne conserva pas toujours cette liberté d'esprit, cette heureuse philosophie, qui lui donnaient la force de braver les dangers qui menaçaient sa tête. Un événement, le plus douloureux de tous ceux qu'il pouvait craindre ; la mort cruelle du roi et bientôt après celle de la reine, vinrent l'accabler et anéantir toutes ses facultés physiques et morales : il sortit de prison, mais il était attaqué d'une maladie qui dura vingt-trois mois, et qui le mit plusieurs fois en danger de perdre la vie ; vainement, pour hâter sa convalescence, on lui conseillait de monter à cheval, le souvenir des anciennes fonctions qu'il avait remplies était un obstacle insurmontable à ce qu'il se livrât à cet exercice, et lorsque long-temps après on fut parvenu à vaincre cette répugnance, il se trouva mal à sa première sor-

tie, et tomba entre les bras de ceux qui l'accompagnaient.

Nonobstant quelques exemples trop déplorables, on doit convenir qu'en général les sciences et les arts ont garanti jusqu'à un certain point, pendant la révolution, les hommes qui s'étaient livrés à leur profession, et qui, sans les connaissances qu'ils devaient à leur étude, n'auraient trouvé aucun appui et auraient fait partie des premières victimes. Les connaissances utiles ont été souvent, pendant ce temps, une recommandation efficace; elles ont été toujours une consolation et un moyen de perdre momentanément de vue des maux insupportables. *Cubières* a trouvé dans ses travaux scientifiques ce double avantage : appelé à la commission des arts, il fit partie des commissaires qui furent envoyés à Rome pour veiller aux dispositions projetées pour la restauration des monumens antiques et pour préparer l'envoi des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dont la France alors victorieuse voulait enrichir ses musées. A son retour, il fut nommé conservateur des statues du jardin de Versailles, et profita de l'influence que ses fonctions lui donnaient, pour s'opposer au défrichement de ce parc magnifique. Un traitement quelconque lui était d'ailleurs devenu

nécessaire : il avait perdu de sa fortune tout ce qu'il n'en avait pas donné. Son jardin, sa maison, les témoins des heureuses occupations de sa jeunesse, lui restaient seuls ; il se détermina à en tirer parti. Sa pépinière, agrandie et peuplée de nombreux rejetons d'arbres précieux qu'il avait réunis, le mit à même de fournir abondamment à un commerce d'arbres d'agrément qu'il avait entrepris ; la beauté du choix de ses plants et les soins bien dirigés du propriétaire faisaient rechercher les sujets qu'il envoyait sur la place publique, et bientôt il eut à Versailles des imitateurs et des concurrens.

A cette époque, le travail du cabinet occupait aussi une partie de son temps. Ce fut alors qu'il publia plusieurs dissertations importantes, parmi lesquelles on peut distinguer celles qui avaient pour objet :

L'*érable à feuilles de frêne du Canada*, remarquable par la rapidité de sa croissance, la beauté de son bois, la grâce de son feuillage :

Les différentes espèces de *micocouliers*, dont plusieurs croissent dans les terrains les plus ingrats et qui sont appréciables sur-tout par la dureté, la solidité et la flexibilité du bois qu'ils fournissent.

Le *cyprès de la Louisiane*, l'un des plus grands,

des plus beaux arbres d'Amérique, et qui prospère dans les terrains tourbeux et aquatiques.

Le *genevrier de Virginie*, dont la culture et la multiplication sont faciles, et dont le bois contient une résine amère qui éloigne de lui les insectes destructeurs.

Le *magnolier auriculé*, l'un des arbres les plus magnifiques de cette famille, si remarquable par la beauté de son feuillage, l'élégance de ses fleurs, la saveur aromatique de son bois. *Cubières* avait tiré des racines de cet arbre une liqueur analogue au marasquin.

Enfin, le *tulipier*, dont il avait si chèrement payé la possession et qui, à la vérité, l'avait remboursé avec usure, puisqu'il en avait mis depuis 40,000 pieds dans le commerce. Il s'est plu à décrire le beau spectacle qu'offre cet arbre au moment de sa floraison ; les qualités incorruptibles de son bois, et la saveur de son écorce, qui fournit un condiment aux liqueurs les plus agréables.

Cubières a donné, sur tous ces arbres qu'il a contribué à naturaliser en France, des détails précieux de culture et d'emploi ; ses mémoires, approuvés tous par l'Institut et par les autres sociétés savantes auxquelles il était affilié, avaient fait concevoir une idée avantageuse du grand ou-

vrage qu'il avait commencé sur les jardins paysagistes. Aujourd'hui, ce dernier travail est presque entièrement terminé, et il a déjà obtenu l'assentiment de l'Académie royale des sciences, à laquelle le manuscrit a été communiqué. En rendant justice à l'étendue des connaissances qu'il prouve, à la bonté des préceptes qu'il expose sur toutes le espèces de jardinage et sur les opérations diverses qu'elles exigent, les commissaires de l'académie ont trouvé un peu trop d'élévation dans le style de M. *de Cubières*; ils lui ont reproché d'avoir évité avec trop de soin de se servir des mots techniques, et d'avoir ainsi moins précisément caractérisé la nature et l'espèce des opérations. Mais *Cubières*, entraîné par ce désir généreux qui l'avait toujours animé, de populariser la science, de la rendre familière aux gens du monde, écrivait principalement pour cette classe nombreuse de personnes qui veulent bien être instruites, mais qui veulent plutôt encore être amusées; qui veulent sur-tout que le livre sur lequel elles laissent tomber leurs regards n'exige aucune étude préliminaire, et qu'il puisse suffire seul à satisfaire le goût passager qui les incite à pénétrer dans le sanctuaire de la science. Cependant on doit dire, à la gloire de M. *de Cubières*, que les savans de profession peuvent aussi

lire avec fruit ces ouvrages qu'il avait rédigés pour les gens du monde, et l'on peut assurer qu'il n'avait négligé aucune des recherches qui tendaient à rendre ses écrits utiles aux progrès de l'histoire naturelle. Aussi un grand nombre de sociétés savantes l'avaient-elles affilié à leurs travaux; il avait été nommé correspondant de l'Institut lors de la formation de ce corps savant. Depuis il avait été reçu associé libre, lorsqu'une section fut établie sous ce titre à l'Académie royale des sciences. Il était membre de la Société d'agriculture de Paris et de celle de Versailles; il était aussi correspondant de plusieurs autres académies et sociétés littéraires ou savantes, françaises ou étrangères (1).

Le marquis *de Cubières*, toujours bon, toujours aimable, avait néanmoins perdu de cette

(1) La Société royale d'agriculture de Gand vient d'ordonner l'exposition publique d'un arbre funéraire et d'une inscription à la mémoire de M. le marquis *de Cubières*, comme *une expression de sa douleur et un hommage de sa piété.* La Société d'agriculture de Versailles, dans sa séance du 5 février 1822, a ordonné l'impression d'une notice historique sur la vie et les travaux de M. *de Cubières*, et qui avait été rédigée pour elle par M. le chevalier *Challan*.

vivacité brillante qui avait formé jadis un des traits saillans de son caractère. Il portait dans son cœur un souvenir déchirant; il ne pouvait oublier ni les objets de sa tendre vénération, ni la manière cruelle dont il en avait été séparé, ni les malheurs qui depuis lors avaient accablé sa patrie. Il n'avait cessé de former des vœux, des vœux toujours impuissans; ces vœux furent enfin exaucés en 1814, et rien n'aurait plus alors manqué à son honheur, si dès les premiers jours de l'arrivée de MONSIEUR, il ne se fût cassé la jambe en tombant de cheval tandis qu'il accompagnait le Prince. Il fut par cet accident privé long-temps de la présence du Roi, qu'il avait si ardemment désiré de revoir, et ceux qui l'ont visité à cette époque peuvent seuls apprécier sa patience, sa douceur, sa bonté, qui restaient inaltérables au milieu des douleurs physiques et morales d'une si puissante énergie.

M. *de Cubières* trouva dans Louis XVIII, dans son auguste famille, la bienveillance que ses services et son dévouement lui avaient méritée. Rendu à ses anciennes fonctions d'écuyer-cavalcadour, la grâce de son esprit, l'étendue de ses connaissances, le mettaient à même de répondre au Roi sur tous les objets dont il daignait lui parler. *Cubières* profitait avec discernement de

ces heureuses circonstances pour faire l'éloge des institutions utiles aux sciences et aux arts, et celui des hommes de mérite qui avaient contribué à leurs progrès; il ne négligeait aucune occasion pour attirer sur eux la bienveillante faveur du monarque. Il possédait à un très-haut degré l'heureux esprit de l'à-propos, et c'est sur-tout dans ces circonstances importantes qu'il n'a jamais manqué d'en faire usage.

Le marquis *de Cubières* s'était marié en 1805; madame *Olive*, veuve, riche, aimable et belle, s'était réunie alors à lui pour leur bonheur réciproque : elle avait déjà un fils et trois filles qui auraient pu, dans les premiers momens, voir avec quelque chagrin un homme nouveau occuper la place d'un père qu'ils avaient tendrement chéri; mais qui aurait pu résister à cette douceur, à ce charme, à cette bonté de tous les momens, qui formaient le caractère de *Cubières*? Ces enfans de sa femme devinrent bientôt les siens propres; ils aimèrent, que dis-je, ils adorèrent l'homme aimable auquel leur sort avait été lié. On ne peut sans attendrissement lire les expressions dont s'est servie une de ces jeunes demoiselles, dans une notice touchante qu'elle a tracée sur notre excellent confrère.

« Il nous aimait comme ses propres enfans,

» dit-elle, et nous le lui rendions avec une
» tendresse bien vive; jamais il n'y eut de père
» plus tendre et plus chéri; il était l'idole, l'âme
» et le bonheur de sa désolée famille. Ah! que
» n'avons-nous pu donner notre vie pour rache-
» ter la sienne! c'est de bien bon cœur que nous
» l'aurions offerte. »

M. *de Cubières* a eu un fils de l'heureuse union qu'il avait contractée. L'éducation de ce fils a été l'objet de ses soins assidus, et le jeune homme y a dignement répondu: héritier des heureuses dispositions de son père, il les avait développées dans ses études; mais l'habitude que *Cubières* avait de lui voir remporter des prix au collége et à l'université, ne diminuait pas la satisfaction toujours nouvelle qu'il trouvait dans les progrès de son enfant. Ce fut en s'occupant de cet enfant, ce fut pour s'informer des succès qu'il espérait pour lui dans une solennité prochaine, que le 10 août dernier il voulut se rendre au collége de Bourbon; mais à peine monté en voiture, il se plaignit de l'extrême chaleur qu'il éprouvait, et bientôt après, sa tête retombant sur l'épaule de son fils, il perdit connaissance. Le jeune homme effrayé prodigue à son malheureux père des secours multipliés et inutiles, *Cubières* avait cessé de vivre; les larmes abon-

dantes, les accens du désespoir, ne peuvent plus rien sur ce cœur qui peu d'instans avant palpitait de tendresse au son d'une voix si chérie.

La douleur filiale est restée sans espoir, et cette douleur n'a pas été celle d'un moment : vous avez vu, Messieurs, en rendant à notre confrère les derniers devoirs de l'attachement que nous avions pour lui, vous avez vu le malheureux jeune homme suivre en chancelant le funèbre cortége, prêt à perdre à chaque instant l'usage de ses sens, soutenu, presque porté par les plus intimes amis de *Cubières*, et versant des torrens de larmes amères. Ces larmes, aujourd'hui encore, sont loin d'être taries. Suspendez, bon *Armand*, l'excès de votre affliction, songez aux vœux ardens de votre père, il voulait surtout que vous fussiez heureux; qu'il obtienne de vous le sacrifice de votre désespoir! Déjà vous avez pieusement déposé sur sa tombe cette couronne, juste prix de vos efforts, dernière ambition de l'amour paternel. Levez maintenant vos yeux baignés de pleurs, et voyez l'auguste souverain qui aimait votre père, et qui du haut de son trône tend une main protectrice à votre jeunesse. Désigné pour entrer Page à son service, vous commencez votre carrière comme *Cubières* a commencé la sienne. Ayez son carac-

tère, ayez ses qualités. Votre route est tracée, elle sera sans doute moins pénible. Comme lui, vous aurez de vrais amis; l'étude constante de la littérature, des sciences et des arts, vous promet les nobles occupations qu'elle lui a procurées; vous aurez toutes ses jouissances, vous n'éprouverez pas ses malheurs.
